

pulation, ils martyrisèrent aussi des missionnaires tels que le père Daniel, le père de Brébeuf, le père Lalemant et beaucoup d'autres qui ne voulurent jamais abandonner leur famille spirituelle. Après les supplices, ce furent les maladies, la ramine, tous les désastres réunis qui eurent raison de la nation huronne. La haine des Iroquois la poursuivait sans cesse partout; hommes, femmes, enfants, en quelque lieu qu'ils fussent, étaient exposés à périr sous le terrible casse-tête levé sur eux à l'improviste. On eut dit un troupeau traqué par les loups; enfin, dans l'île d'Orléans, tout près de Québec, ils furent cernés et massacrés. Ce qui restait de ces infortunés se réfugia sur une des places de la ville, à l'ombre protectrice des couvents. L'expédition du marquis de Tracy à la tête du régiment de Carignan arrêta ce pendant l'orgueil intraitable des Iroquois; ils se soumirent, et en 1666 les Hurons purent être rassemblée dans la mission de Notre-Dame de Sainte-Foye, d'où ils passèrent, en 1673, à Lorette. C'est là que je vais leur rendre visite.

Je pars en voiture découverte, par un radieux soleil de mai, sous lequel se découpent les lignes harmonieuses des Laurentides et fleurissent tous les vergers de Charlesbourg, résidence d'été de beaucoup de riches Québécois. Nous faisons un détour pour visiter les ruines médiocres du château Bigot, de triste mémoire, car c'est là que le plus infâme des représentants de la France sous Louis XV, l'intendant Bigot donna le spectacle, après beaucoup d'autres fautes, de désordres et de vices très funestes à l'influence française. Lorette est tout près.

Il n'y a rien à dire aujourd'hui de l'Ancienne Lorette; c'est la Jeune qui renferme les trois cents Hurons, derniers survivants de leur nation. Encore sont-ils tellement modifiés par les alliances avec la race canadienne que leur aspect n'a plus rien de barbare. Il y a des types de femmes charmants, dans de jolies maisonnettes auxquelles on peut reprocher d'avoir par trop l'air d'un décor dédié aux étrangers; elles font des corbeilles tressées d'herbes odoriférantes, des broderies de perles sur des mocassins de peau de daim ou de castor et d'autres ouvrages caractéristiques de la race qui ont un grand succès sur les marchés de Québec et de Montréal. Les hommes chassent et servent de guides aux amateurs de sport qui viennent tirer le caribou et pêcher dans les petits lacs ou les ruisseaux affluents de la Saint-Charles. Celle-ci, au delà du village, forme une ravissante cascade. Les voyageurs sont accueillis avec l'hospitalité des beaux temps sauvages chez le grand chef qui n'a jamais scalpé aucun ennemi et ne pratiqua plus que les vertus d'un obligeant aubergiste. Le français reste la langue de tous les Indiens. C'est avec des paroles de bienvenue française que de gentilles petites filles, aux grands yeux noirs, brunes comme des Espagnoles, aux cheveux de jais, plats et luisants, vous

présentent des bouquets de fleurs et des échantillons de vannerie. Trois ou quatre d'entre elles pénètrent derrière nous dans l'église construite sur le modèle de la Maison de la Sainte Vierge à Lorette et qui recèle des ornements d'église splendides, orfèvrerie, soie ancienne, velours brodé, attestant la munificence de nos rois.

Un autre village bien français aussi, Saint-Ambroise, est de l'autre côté de la rivière et s'enorgueillit d'une fort belle église. Le trait spécial de cette retraite des bons sauvages est, comme dans tout le reste des campagnes qui environnent Québec, la piété catholique la plus fervente. Et de cette piété, la bourgeoisie des villes donne l'exemple aux habitants, sans exception de sexe ni d'âge. Les églises de Québec sont remplies d'hommes le dimanche à l'heure de la grand-messe; l'éducation des jeunes filles demeure exclusivement confiée aux couvents; les garçons passent, presque sans exception, du petit séminaire à l'Université Laval. Il n'y a guère de famille qui ne produise au moins un prêtre ou une religieuse. Une de celles que j'ai l'honneur de connaître compte, sur treize enfants, deux prêtres et trois religieuses. L'aîné de ces deux prêtres m'a parlé de ses parents d'une façon qui m'a fait comprendre, mieux que tout ce que j'ai vu moi-même, la simplicité patriarcale des mœurs françaises transplantées au Nouveau Monde.

—Ma mère, me disait-il, est morte à quatre-vingt-six ans; elle garda jusqu'à la fin, entre ses mains, tout l'héritage de notre père, avec plein pouvoir d'avantager à son gré tel ou tel de ses enfants. La liberté de tester existe ici et, d'ailleurs, on pouvait se fier à son inflexible esprit de justice. C'est une sainte. Elle se maria toute jeune, déjà sérieuse quoique d'une gaité charmante, mais très peu habituée aux soins du ménage, vu l'opulence de sa famille. Après les visites d'usage aux vieux parents, visites faites en *corriole*, voiture anglaise qui mettait trois jours à vous faire parcourir, par des chemins où l'on crevait ses chevaux, une distance franchie aujourd'hui dans le même nombre d'heures, son mari, avocat distingué, lui fit faire un voyage d'agrément aux Etats-Unis; puis il la ramena dans l'ancienne maison de Québec où s'étaient distinguées, avant elle, deux générations de femmes fortes, sorties de bonnes souches françaises. Québec n'était alors qu'une espèce de grand village, tout le monde se connaissait et les distinctions sociales étaient beaucoup plus franchées qu'aujourd'hui. Notre mère y brilla au premier rang jusqu'à ce que son mari lui eut proposé de passer toute l'année à la campagne, dans une ancienne seigneurie qui lui appartenait. De cette retraite, elle n'éprouva pas le moindre ennui: "Il semble, répétait-elle souvent, qu'à la campagne on vive plus près de Dieu et qu'on y apprenne mieux à mourir..."

Sans perdre le goût des livres, elle donnait au ménage tous ses soins: "Il n'y a pas